

Les pays du bassin du Zambèze

Allen F. Isaacman

Cette étude¹ est consacrée à l'examen des grands changements intervenus au cours des trois premiers quarts du XIX^e siècle en Afrique centrale, territoire qui regroupe aujourd'hui le Malawi, le Mozambique et la Zambie. Elle concerne en particulier la région de la vallée du Zambèze, importante zone d'échanges économiques et culturels, creuset où se sont forgés un grand nombre des principaux États liés à l'histoire des peuples shona et lunda. Plutôt que l'histoire des divers royaumes précoloniaux, c'est la région dans son ensemble qui est étudiée ici, une attention toute particulière étant accordée aux changements provoqués, au XIX^e siècle, par l'intégration progressive de la région à l'économie capitaliste mondiale et par la diaspora nguni-sotho. La conjonction de ces divers événements a modifié la carte politique de l'Afrique centrale et hâté l'apparition de vastes transformations économiques et sociales. Bien que l'accent soit mis ici sur ces facteurs extérieurs à la région, les sociétés autochtones ne furent nullement statiques, la configuration interne de chacune d'entre elles ayant conditionné, à la fois, le mode initial d'interaction avec les marchands et les envahisseurs étrangers et la direction dans laquelle se sont finalement opérés les changements. Un survol de l'Afrique centrale à la fin du XVIII^e siècle sert d'introduction à la présente étude, afin de situer les événements qui ont suivi dans leur véritable perspective. De la même manière, ce chapitre se termine par une brève description de la région à la veille de la « ruée » européenne (*scramble*) puisque les changements

1. Ce chapitre, commandé en 1975, a été terminé au début de l'année 1976 et mis à jour en 1981. Je voudrais remercier Barbara Isaacman, James Johnson et Paul Lovejoy pour les critiques très pertinentes qu'ils ont formulées sur une première version de ce manuscrit.

intervenues au XIX^e siècle ont donné un autre visage à la résistance que l'Afrique centrale devait opposer plus tard à l'impérialisme européen.

L'Afrique centrale à la veille du XIX^e siècle

Malgré l'impact déterminant qu'ils eurent en Afrique centrale, on peut considérer les bouleversements économiques survenus au XIX^e siècle et les invasions nguni-sotho, communément appelées « Mfecane », comme appartenant à un schéma plus large de transformations politiques et économiques antérieures au XIX^e siècle². Tout au long des siècles précédents, les migrations, la formation d'États et la mise en place de vastes réseaux commerciaux avaient modifié la physionomie des sociétés d'Afrique centrale. Ce qui distingua le XIX^e siècle des siècles précédents, ce ne fut pas le changement en soi, mais le rythme relativement rapide auquel il s'effectua et l'étendue de ses conséquences.

Bien avant le XIX^e siècle, la vallée du Zambèze et les régions avoisinantes avaient connu une grande révolution politique. Par vagues successives, des groupes d'immigrés shona et lunda avaient établi leur prééminence sur la plus grande partie du territoire, précédemment occupé par des sociétés rurales aux dimensions relativement réduites. Alors que, dans des zones périphériques, les Tonga au sud du Mozambique ou les Tumbuka et les Tonga riverains du lac Nyasa (actuel lac Malawi) étaient parvenus à maintenir leur autonomie, la plupart des sociétés autochtones étaient tombées sous l'influence des États shona ou lunda.

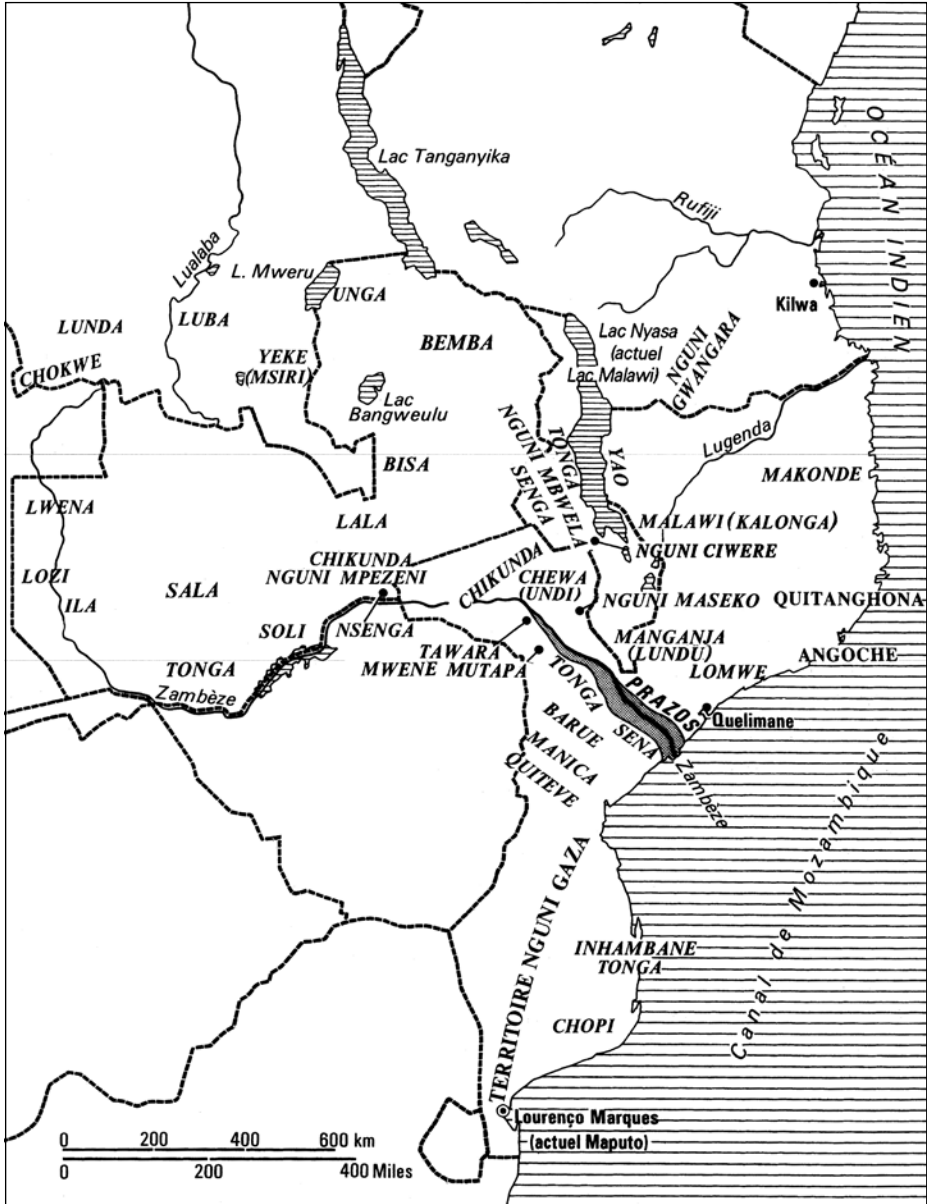
Il est probable que c'est dans la région située au sud du Zambèze que s'amorça la formation des premiers États. Au début du XVI^e siècle, les immigrants de langue shona venus de l'actuel Zimbabwe avaient imposé leur domination sur la région qui s'étendait vers le sud des bords du Zambèze jusqu'au fleuve Sabi. À la tête de ce puissant royaume se trouvait le Mwene Mutapa (Monomotopa), d'où l'empire des Shona tira son nom. Bien que les guerres civiles qui suivirent aient réduit le pouvoir du Mwene Mutapa et offert à plusieurs chefs provinciaux la possibilité de faire sécession et de créer des royaumes autonomes, l'hégémonie shona se maintint dans toute la région. Les plus puissants de ces États shona indépendants — Barue, Manyika, Quiteve et Changamire — continuèrent de dominer effectivement la partie méridionale du Mozambique central jusqu'au XIX^e siècle. À l'intérieur de cette zone, la seule incursion étrangère se produisit en bordure sud du Zambèze, où les Portugais et des colons et marchands de Goa établirent des *prazos da coroa* [domaines garantis par la Couronne] qui furent nominalement rattachés à l'empire colonial de Lisbonne³ (voir fig. 8.1).

L'expansion des peuples du Katanga, apparentés aux Lunda, commença un peu plus tard, et elle n'était pas encore achevée dans les premières décen-

2. J. D. Omer-Cooper, 1966, par exemple, prétend que ces événements ont créé une rupture dans l'histoire de l'Afrique centrale.

3. Pour une analyse plus détaillée des *prazos* du Zambèze, voir A. F. Isaacman, 1972a, et M. D. D. Newitt, 1973a.

LES PAYS DU BASSIN DU ZAMBÈZE



8.1. Carte ethnique et politique de l'Afrique centrale, 1800-1880 (d'après A. F. Isaacman).

nies du XIX^e siècle. Les Lozi, premiers émigrés lunda, s'étaient établis deux siècles plus tôt dans les fertiles plaines d'inondation du Zambèze. Après eux s'installèrent bientôt des colons qui créèrent les royaumes de Kalonga et d'Undi, situés dans l'actuel Malawi, et à l'ouest les ancêtres des États lala, senga et bemba. Vers 1740, les derniers des principaux immigrants lunda, les Mwata Kazembe, se fixèrent dans la région du Luapula. Pendant le restant du siècle, les Lunda consolidèrent leur emprise sur les territoires acquis et reculèrent leurs frontières grâce à leurs activités diplomatiques et militaires. Vers 1800, certains États rattachés aux Lunda, comme l'Undi, le Kalonga et le Lozi, avaient atteint leur apogée; tandis que d'autres, comme le Bemba, étaient encore en cours d'expansion⁴.

À quelques différences près, la structure des États shona et lunda était fondée sur des principes similaires. Au sommet se trouvait un roi qui était réputé posséder des qualités sacrées, soit inhérentes à la royauté, soit acquises par les rites d'investiture. La relation étroite que le souverain entretenait avec le surnaturel, et que sanctifiaient les prêtres du culte et des médiums, assurait la santé et le bien-être de ses sujets ainsi que la fertilité de la terre. L'interrelation entre l'institution royale et la fertilité renforçait la position du souverain en tant que propriétaire symbolique et gardien spirituel de la terre. C'était donc à lui seul que revenait le droit de distribuer la terre, droit qui constituait le fondement de l'autorité qu'il exerçait sur ses vassaux et ses autres sujets, et qui sous-tendait un cycle d'échanges réciproques. Pour s'acquitter envers le roi de la dette qu'ils contractaient en utilisant sa terre et pour pouvoir profiter de ses qualités royales, ses sujets devaient fournir certains impôts, ainsi que des services et tributs fixés d'avance qui variaient d'un royaume à l'autre. De plus, dans les deux royaumes, la plus grande des défenses d'un éléphant mort revenait systématiquement au monarque, en sa qualité de propriétaire de la terre. Dans certaines sociétés, comme celles de Manyika, des Lunda de Kazembe et d'Undi, le monarque se réservait également, en principe, le monopole du commerce, tandis que, dans le royaume de Changamire, il était en dernier ressort le propriétaire de presque tout le bétail⁵. Ces tributs et ces divers arrangements rehaussaient le pouvoir et la richesse du monarque, qui redistribuait une partie de sa richesse à ses principaux lieutenants pour s'assurer de leur loyauté. À cet égard, les États précoloniaux d'Afrique centrale organisaient la circulation des maigres ressources existantes qui passaient des classes dominées à la classe dominante⁶.

4. Pour un résumé de l'expansion lunda, voir l'ouvrage de H. W. Langworthy, 1972, p. 16-27.

5. Pour une analyse critique de la thèse «commerce et politique», et pour une analyse de l'importance du bétail dans le royaume de Changamire, voir S. I. Mudenge, 1974.

6. Dans ce chapitre, j'ai employé l'expression de «classe dominante» pour me référer à l'aristocratie qui s'appropriait les excédents et à ses alliés religieux et commerciaux qui gouvernaient les États d'Afrique centrale et contrôlaient leurs maigres ressources. L'absence d'une analyse historique des économies précapitalistes d'Afrique centrale et, en particulier, le manque d'une reconstitution détaillée de «qui produisait quoi, pour qui» (les rapports sociaux de production, en termes marxistes) rendent impossible de définir avec exactitude la structure de classes des États que nous étudions. Avant de pouvoir entreprendre une analyse globale, il faudra étudier très précisément les diverses entités politiques de la région, afin de déterminer comment les classes dominantes purent maintenir et reproduire leur accès aux ressources limitées, et

Malgré ces rituels et ces institutions unificatrices, un certain nombre de facteurs s'opposaient au développement de royaumes très centralisés. Parmi les principaux facteurs d'instabilité figuraient les crises de succession chroniques dans la capitale royale; la répugnance des dignitaires éloignés de la capitale à subordonner leurs intérêts économiques et politiques à ceux de l'autorité centrale; les révoltes contre des chefs oppressifs qui violaient « le règne de la loi »; le manque d'homogénéité ethnique et culturelle, et l'absence d'une armée permanente pour contrôler les vastes étendues du royaume. Cette situation se caractérisait par des conflits et des sécessions de caractère à la fois irrégulier et chronique. Ainsi les États shona de Barue, Manyika, Quiteve et Changamire n'affirmèrent leur indépendance vis-à-vis du Mwene Mutapa que pour se trouver confrontés aux mêmes problèmes sur leurs propres territoires⁷. Il en allait de même pour la région septentrionale du Zambèze, en particulier dans les royaumes de Kalonga, d'Undi et de Lundu de l'actuel Malawi⁸. La fragilité de maints de ces États ne doit cependant pas masquer la solidité des réseaux communautaires et des liens plus locaux qui pouvaient fournir aide et assistance dans les moments difficiles⁹.

De même que des changements politiques profonds s'étaient produits avant le XIX^e siècle, des réseaux commerciaux complexes étaient à l'œuvre, à travers toute l'Afrique centrale, bien avant l'expansion qui devait marquer le XIX^e siècle. Malgré la tendance des historiens et des anthropologues à qualifier les sociétés autochtones de « sociétés de subsistance », le commerce de produits de base, tels que le fer, le sel, les vêtements et les grains, était une caractéristique des économies locales et complétait le secteur agricole local¹⁰. Ainsi, bien que la plupart des Sena aient été en très grande majorité des agriculteurs, un petit groupe de tisserands exportait régulièrement ses tissus à plusieurs centaines de kilomètres, vers la région de Zumbo et le pays des Chewa, où ils étaient très recherchés¹¹. De même, tout au long du XVIII^e siècle, les marchands bisa se livrèrent au commerce du fer sur une grande échelle¹²; les Chewa de Kasungu utilisaient leurs excédents de sel pour se procurer des houes tumbuka¹³, et l'économie nationale des Lozi reposait sur l'échange, entre différentes régions du royaume, de bétail, de poissons et

comment elles purent contrôler et exploiter la main-d'œuvre. Il s'agit aussi de préciser dans quelle mesure ces processus contribuèrent à former les intérêts de classes, et la conscience de classe en général. Les travaux de C. Coquery-Vidrovitch (1972), de C. Meillassoux, (1974), de E. Terray (1972) et de M. Godelier (1975), même si l'on n'est pas entièrement d'accord avec eux, représentent une importante contribution à l'analyse de la formation des classes sociales.

7. A. F. Isaacman, 1973; S. I. Mudenge, 1974; H. H. K. Bhila, 1972, et D. Beach, 1980.

8. H. W. Langworthy, 1971; K. M. Phiri, 1975, p. 78-80.

9. Au sein du système de parenté, il existait aussi des inégalités. Les vieillards avaient tendance à monopoliser les ressources limitées, aux dépens des hommes et des femmes plus jeunes. Voir C. Meillassoux, 1981.

10. K. M. Phiri, 1975, p. 109-137; A. D. Roberts, 1970a.

11. A. F. Isaacman, 1972a, p. 73.

12. A. D. Roberts, 1970a, p. 723.

13. K. M. Phiri, 1975, p. 111.

de divers articles manufacturés et agricoles¹⁴. Il reste à étudier davantage — puisque l'échange des excédents est désormais chose avérée — quelle était la nature du système de production qui permettait de tels excédents.

Ce type de commerce local et interrégional, qu'étayait une petite activité minière et manufacturière, contribua à la naissance et au maintien d'un flux d'échanges entre l'intérieur du pays et le littoral. Bien que nos informations soient fragmentaires, il est clair que, tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, un réseau international bâti sur une juxtaposition de courants commerciaux entre groupes voisins a alimenté en marchandises les ports de l'océan Indien, dominés par les grands négociants musulmans et indiens. Au nombre des produits les plus importants figuraient l'ivoire de la vallée du Luangwa et du territoire adjacent, appartenant au royaume undi; l'or des mines immédiatement au nord de Tete et des mines des royaumes de Manyika et de Changamire; ainsi que le cuivre de la région de Kafue¹⁵. Ce commerce semble avoir été d'ampleur relativement limitée et plus ou moins irrégulier jusqu'aux deux dernières décennies du XVIII^e siècle. La poussée vers l'est des Lunda du Kazembe et l'alliance commerciale qu'ils avaient passée avec le royaume de Bisa, le développement des activités des marchands yao de la côte et l'expansion des activités des commerçants chikunda des *prazos* du Zambèze aboutirent à élever considérablement le niveau des exportations vers les entrepôts de l'océan Indien. Ces trois groupes acquirent une quantité substantielle d'ivoire et d'esclaves, préparant ainsi l'intégration progressive de la région au marché mondial, qui reposait presque entièrement sur l'échange de ces deux denrées contre des produits manufacturés européens¹⁶.

La transformation des systèmes politiques et économiques engendre souvent des changements parallèles dans la composition sociale et ethnique des sociétés centrafricaines. La migration de peuples étrangers apparentés aux Shona et aux Lunda entraîna de fréquents mariages entre membres des différents groupes ethniques, et fut même à l'origine de l'apparition de groupements tout à fait nouveaux, comme les Sena, les Tonga du Zambèze et les Goba¹⁷. D'une façon générale, les immigrants réussirent à imposer à la population locale leurs institutions de base et leurs valeurs. Ainsi la diffusion, dans une grande partie de la région septentrionale du Zambèze, du mode lunda d'organisation sociale fondé sur la royauté perpétuelle et un ordre de succession au trône modifia la structure fondamentale de l'institution royale, et eut de profondes répercussions sur son mode de transmission¹⁸. La propagation, dans toute la partie sud du Zambèze, du culte mwari des Shona et la croyance aux esprits des ancêtres de la nation (*mhondoro*), sur laquelle il s'appuyait, eurent, elles aussi, une importance comparable.

14. G. L. Caplan, 1970, p. 6-7.

15. A. D. Roberts, 1970a, p. 717; S. I. Mudenge, 1974, p. 384-390; A. F. Isaacman, 1972a, p. 75-85; H. H. K. Bhila, 1972.

16. E. A. Alpers, 1975, p. 172-208; A. D. Roberts, 1970a, p. 727-728; K. M. Phiri, 1975, p. 109-126.

17. A. F. Isaacman, 1972a, p. 4; C. S. Lancaster, 1974.

18. Pour plus de détails sur la royauté perpétuelle et l'ordre de succession, voir J. Vansina, 1966, p. 82.

L'introduction simultanée de la langue shona et du système symbolique lié à la propagation du culte mwari a dû modifier radicalement la cosmologie des autochtones¹⁹. Cependant, le changement de culture ne fut pas à sens unique. Bien que ce problème nécessite une étude approfondie, il est clair que les conquérants shona, tout comme les conquérants lunda, adoptèrent certains éléments culturels des sociétés autochtones, créant ainsi souvent de nouvelles formes syncrétiques. Les cultes makewana et mbona des Chewa et des Lundu semblent représenter cette forme hybride²⁰, comme la distinction entre chef du territoire et chef politique, qui fut une caractéristique de la domination qu'exercèrent les Lunda du Kazembe sur les Shila²¹.

Vers la fin du XVIII^e siècle, l'Afrique centrale sortait d'une phase dynamique de son histoire. Les migrations et les conquêtes des siècles précédents avaient modifié la carte politique et culturelle de la région, tandis que l'importance des échanges commerciaux s'était considérablement accrue. Ces changements, à leur tour, provoquèrent souvent des tensions entre les conquérants et les populations conquises, ainsi qu'entre les différents groupes économiques qui se disputaient les maigres ressources de la région. C'est ainsi que, malgré une certaine tendance à la centralisation politique, la situation demeurait relativement instable et pouvait être exploitée par des marchands étrangers ou par une nouvelle vague d'immigrés conquérants.

Le commerce des esclaves et l'intégration de l'Afrique centrale à l'économie capitaliste mondiale

La pénétration commerciale sans précédent qui eut lieu au XIX^e siècle, par la côte orientale africaine, provoqua l'entrée de la majeure partie de l'Afrique centrale dans l'économie capitaliste mondiale. Comme pour l'Afrique occidentale, le commerce des esclaves joua un rôle déterminant dans le processus grâce auquel la région, en particulier celle située au nord du Zambèze, fit partie de la périphérie du système d'échanges international. Malgré quelques similitudes de base, il y avait d'importantes différences. La plupart des captifs étaient exportés vers les plantations de l'océan Indien, vers Madagascar et le Moyen-Orient, plutôt que vers le Nouveau Monde: le rôle très important du commerce de l'ivoire et le fait que les vastes changements accompagnant l'intégration au marché mondial se sont déroulés dans un laps de temps beaucoup plus court distinguent aussi l'Afrique centrale de l'Afrique occidentale. De même, la violence qui accompagnait la traite des esclaves était probablement plus marquée en Afrique centrale; ce qui se traduit par une fragmentation de la société et

19. Voir D. P. Abraham, 1966; T. O. Ranger, 1973.

20. T. O. Ranger, 1973; M. Schoffeleers, 1972a 1972b; H. W. Langworthy, 1971.

21. I. Cunnison, 1959, p.180-184.

une désorganisation sans précédent de l'économie rurale. Sans doute, certaines sociétés commerçantes d'Afrique centrale, ou du moins leurs classes dominantes, ont-elles tiré un profit à court terme de leur participation au marché des esclaves et de l'ivoire; mais elles se sont trouvées finalement dans une situation de subordination et de dépendance à l'égard du système commercial international, dont les centres de décision se trouvaient en dehors de l'Afrique²².

Dans la première moitié du XIX^e siècle, plusieurs facteurs concoururent à accroître le commerce des esclaves. À la suite de la réapparition de l'économie de plantation dans le nord-est du Brésil, puis du développement des plantations de canne à sucre à Cuba, un nombre appréciable de négriers des Antilles et d'Amérique latine commencèrent à fréquenter les ports du Mozambique, où les captifs étaient en général meilleur marché qu'en Afrique occidentale, et où la présence de forces navales britanniques limitées était moins intimidante²³. À la même époque, les planteurs français de l'île Bourbon (l'actuelle île de la Réunion), des Seychelles et des Mascareignes, ainsi que l'élite dirigeante de Madagascar se portèrent acquéreurs d'un plus grand nombre d'esclaves. Le stimulant le plus important fut cependant le développement, au début du siècle, de plantations de girofliers sur les îles de Zanzibar et de Pemba²⁴.

La situation de l'Afrique centrale se prêtait de manière idéale à la satisfaction de cette demande croissante de main-d'œuvre esclave. Les réseaux de commerce établis par les peuples bisa, yao et chikunda reliaient déjà l'intérieur des terres aux marchés côtiers de Kilwa, de l'île de Mozambique et de Quelimane. Bien que l'ivoire ait été, au début, le produit le plus recherché, les marchands de l'intérieur du pays avaient toujours fourni à ces entrepôts internationaux des esclaves en petit nombre, mais de façon très régulière. Ils étaient employés à porter l'ivoire, ce qui permettait d'accroître le nombre des esclaves sans perturber le commerce des défenses d'éléphant. Au contraire, les exportations d'ivoire connurent, elles aussi, un important essor à mesure que les marchands africains essayèrent de satisfaire à la fois la demande sur les nouveaux marchés de Grande-Bretagne et des États-Unis, et celle de leurs clients traditionnels d'Asie²⁵.

Lorsque la demande de main-d'œuvre bon marché et d'ivoire monta en flèche, les marchands yao, bisa et chikunda étendirent leurs empires commerciaux. Les Yao pénétrèrent d'abord dans la région du lac Nyasa pendant la première moitié du siècle, puis, après 1850, dans la vallée du Shire, à la recherche de nouveaux marchés chez les Manganja et les Chewa. Ils établirent en même temps des relations commerciales avec le port d'Ibo, sur l'océan Indien, qui devint un très grand centre d'exportation. Les Chikunda,

22. Voir le chapitre 2 du présent volume; voir aussi I. Wallerstein, 1976; E. A. Alpers, 1975, p. 264-267.

23. E. A. Alpers, 1967, p. 4-12; A. F. Isaacman, 1972a, p. 85-94; K. M. Phiri, 1975, p. 130.

24. K. M. Phiri, 1975, p. 130; E. A. Alpers, 1975, p. 209-218; A. M. H. Sheriff, 1971.

25. R. W. Beachey, 1967.

initialement au service des *prazeros* afro-portugais et afro-goanais, étendirent leurs relations commerciales de la région située immédiatement au nord du Zambèze jusqu'à la vallée du Luangwa et, au sud, jusqu'à l'actuel Zimbabwe; tandis que les Bisa intensifiaient leur commerce dans le territoire situé entre les vallées du Shire et du Luapula. Ces trois groupes continuèrent également à privilégier le commerce de l'ivoire, et, chez les Bisa, l'ivoire est resté le principal produit d'exportation²⁶.

Au milieu du XIX^e siècle, l'Afrique centrale était devenue une grande pourvoyeuse d'esclaves. Les exportations annuelles de Quelimane vers le Brésil, par exemple, avaient augmenté de 400% entre 1800 et 1835²⁷. Les nouveaux ports d'Ibo, sur l'île de Mozambique, et de Kilwa faisaient des affaires florissantes; et la résurgence du sultanat d'Angoche, après 1844, était directement liée à son entrée dans la traite des esclaves; même les ports du Mozambique méridional, Inhambane et Lourenço Marques, pratiquement inconnus des négriers européens, devinrent des entrepôts secondaires, mais importants²⁸. Zanzibar demeurait le principal centre où étaient amenés les captifs; les importations annuelles passèrent de 10 000 par an en 1810 à 50 000 en 1850²⁹. Cette augmentation s'accompagna d'un accroissement proportionnel des exportations d'ivoire³⁰.

Comme le laisse supposer l'entrée d'Angoche dans le commerce des esclaves, la prééminence économique des Yao, des Chikunda et des Bisa ne tarda pas à être contestée. De nombreux marchands, africains aussi bien qu'étrangers, devinrent rapidement leurs concurrents pour les esclaves et l'ivoire. Les chefs et les marchands makua de la côte se mirent à la fois à exploiter l'arrière-pays très peuplé et à empêcher leurs rivaux yao de faire passer leurs caravanes par le territoire makua pour gagner l'île de Mozambique. Au milieu du XIX^e siècle, ils furent en mesure de remplacer les Yao comme principaux fournisseurs d'esclaves à l'île de Mozambique³¹. Les marchands d'esclaves arabes et swahili, qui dépendaient souvent directement de l'économie de plantation de Zanzibar, devinrent eux aussi des commerçants très actifs. Dans certains cas, ils établirent des communautés permanentes à l'intérieur des terres, comme Jumbe le fit de Khota Khota sur le lac Malawi. Plus souvent cependant, les négociants de la côte équipaient des caravanes qui étaient envoyées vers de grands marchés à l'intérieur des terres, où les esclaves et l'ivoire étaient facilement accessibles. C'est de l'actuelle Tanzanie que vinrent les commerçants nyamwezi, dont le plus important, Msiri, imposa sa domination commerciale et politique dans toute la partie orientale du royaume lunda³². Au milieu du siècle, des rumeurs sur les possibilités de

26. K. M. Phiri, 1975, p. 117-130; E. A. Alpers, 1975, p. 209-233; A. D. Roberts, 1973, p. 189-193; Y. B. Abdallah, 1973, p. 29-31.

27. A. F. Isaacman, 1972a, p. 92.

28. E. A. Alpers, 1967, p. 10-12; M. D. D. Newitt, 1973b; P. Harries, 1981.

29. E. A. Alpers, 1967, p. 10-12.

30. R. W. Beachey, 1967; K. M. Phiri, 1975, p. 117-126; E. A. Alpers, 1975, p. 234.

31. E. A. Alpers, 1975, p. 219-229.

32. J. Vansina, 1966, p. 227-231.

profits parvinrent jusqu'en Angola et incitèrent des commerçants mambari à établir des relations commerciales avec les Lozi et leurs suzerains kololo³³. En résumé, l'accroissement de la demande internationale de main-d'œuvre servile fit qu'une grande partie du Zambèze septentrional devint une réserve humaine où la principale activité était la « production » d'esclaves.

La concurrence accrue entre commerçants et le monopole de l'armement moderne qu'ils détenaient pratiquement modifièrent radicalement la nature de la traite des esclaves après 1840. Alors que jusque-là la majorité des esclaves avaient probablement été achetés par les voies commerciales légales, le raid et la conquête devinrent désormais le principal mode d'acquisition. Conformément à leurs traditions, les Chikunda, par exemple, dans la première phase du commerce d'esclaves, pouvaient acheter des esclaves nsenga, chewa et tonga, dont beaucoup étaient, à l'origine, des criminels, des hors-la-loi ou des étrangers. Par la suite, cependant, ils recoururent à des méthodes coercitives pour répondre à la demande des régions côtières³⁴. De la même manière, les marchands itinérants yao exploitèrent l'accès qu'ils avaient à des tissus bon marché et à des houes en fer pour acquérir une position commerciale de premier plan; mais des pressions externes, durant la seconde moitié du siècle, les incitèrent à exercer une influence militaire dans la vallée du Shire pour assurer leur hégémonie économique³⁵. La participation du peuple makua au commerce des esclaves subit une transformation analogue, tandis que la force avait toujours fait partie de la stratégie arabe-swahili³⁶.

Pour assurer un approvisionnement constant en captifs et en ivoire, un certain nombre de groupes de commerçants obtint, par ses conquêtes, des États de belle taille. Bien que différentes dans le détail, ces communautés présentaient des traits communs qui modelèrent leur évolution historique. Tous les suzerains étrangers comptaient largement sur les armes européennes pour imposer leur hégémonie et maintenir leur prééminence. Ces armes perfectionnées étaient obtenues en échange de captifs, dans une version actualisée du cycle fusil-esclave. Une fois solidement implantées, les classes dirigeantes étrangères élargissaient les frontières de leur empire; leurs forces pouvaient être plus ou moins puissantes, mais la coercition, en revanche, était le mécanisme privilégié d'agrandissement territorial. Les nouvelles acquisitions fournirent des sources supplémentaires d'esclaves et d'ivoire, qui étaient utilisés pour accroître la taille des arsenaux, rendant possible par là même une nouvelle expansion. Bien que politiquement indépendants, ces États conquis par des étrangers représentaient une extension indirecte ou secondaire de la puissance économique et militaire européenne vers l'intérieur du pays.

Ce type de pénétration commerciale, de conquête et de formation d'États se reproduisit tout le long du Zambèze et dans la vallée adjacente

33. E. Flint, 1970.

34. A. F. Isaacman, 1976, p. 24-25.

35. K. M. Phiri, 1975, p. 147-150; E. A. Alpers, 1969.

36. E. A. Alpers, 1975, p. 219-228; K. M. Phiri, 1975, p. 139-145; H. W. Langworthy, s.d.



8.2. *Jumbe de Khota Khota.*

[Source: H. H. Johnston, *British Central Africa*, 1897, Methuen and Co, Londres p. 92. Photo reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

du Luangwa. Après 1840, un grand nombre de chefferies chewa, tonga, tawara, nsenga et soli furent absorbées de force par les États que s'étaient taillés les seigneurs de la guerre afro-portugais et afro-goanais, ainsi que leurs vassaux chikunda. Les plus importants furent Massangano, Makanga et les États zumbo de Kanyemba et de Matakanya³⁷. Un phénomène semblable se produisit au Nord, à un rythme accéléré, atteignant son point culminant dans les années 1870. Comme on l'a indiqué plus haut, des chefs marchands yao comme Mataka, Makanjila et Mpona, imposèrent leur hégémonie sur la plus grande partie de la vallée du Shire; des commerçants arabes établirent des enclaves politiques dans la région du lac Nyasa; et Msiri, le chef des Yeke, s'assura le contrôle des provinces occidentales du royaume lunda de Kazembe³⁸. En bref, le commerce des esclaves amena au pouvoir, dans une très vaste région, de nouvelles classes dirigeantes dont l'autorité reposait sur l'exploitation et l'intimidation de la population locale.

Même lorsque les négriers ne s'imposaient pas en tant que suzerains politiques, leurs razzias et leur capacité à exploiter les scissions qui existaient au sein de nombreuses communautés d'Afrique centrale portèrent souvent atteinte à l'autorité de l'aristocratie locale. En circonvenant le monopole royal du commerce, les marchands arabes et swahili acquirent un pouvoir local dans le royaume lunda de Kazembe. En 1872, ils intervinrent directement dans la politique lunda, en prêtant la main à l'assassinat de Kazembe Muonga Sunkutu et au choix d'un successeur plus docile³⁹. De même, les incursions des Chikunda et des Swahili, conjuguées aux alliances commerciales que ces derniers avaient passées avec des chefferies lointaines, minèrent la position du royaume undi au cours du XIX^e siècle et provoquèrent finalement sa chute vers 1880⁴⁰. D'autres marchands étrangers précipitèrent un affrontement armé entre le chef senga Kambamo et Tembu son ennemi juré, afin d'obtenir plus d'esclaves pour l'exportation⁴¹. Au Sud, des bandes chikunda acquirent une situation économique et politique de premier plan grâce à la façon dont elles surent exploiter leurs qualités militaires pour s'allier avec les factions victorieuses de la société senga et sala⁴².

L'influence des marchands d'esclaves sur le sort politique de l'aristocratie autochtone n'était pas uniforme. Dans certains cas, la classe dominante se vit renforcée par ses liens économiques et militaires avec les négriers. Tel fut le cas des rapports entre les chefs bemba et les marchands arabes et swahili. Les Bemba, à la tête desquels se trouvait Chileshe Chipela, venaient d'achever une phase d'expansion territoriale et de centralisation politique lorsque les marchands étrangers pénétrèrent chez eux, vers 1860. En conséquence, le royaume bemba fut bien plus unifié et bien plus puissant que la

37. A. F. Isaacman, 1976, p. 22-48.

38. J. Vansina, 1966, p. 227-231; E. A. Alpers, 1969, p. 413-416; H. W. Langworthy, s.d., p. 14-18; K. M. Phiri, 1975, p. 140-145; Y. B. Abdallah, 1973, p. 40-60.

39. I. Cunnison, 1966, p. 235-236; A. D. Roberts, 1973, p. 199.

40. H. W. Langworthy, 1971, p. 18-21.

41. H. W. Langworthy, s.d., p. 20-21.

42. B. Stefaniszyn et H. de Santana, 1960, p. 364; W. V. Brelsford, 1956, p. 58.



8.3. *Marchands arabes de la région nord du lac Malawi.*

[Source: H. H. Johnston, *British Central Africa*, 1897, p. 93, Methuen and Co, Londres. Photo reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

plupart des sociétés d'Afrique centrale. Sa situation géographique, un peu à l'écart des grandes routes commerciales, empêcha la formation au sein du royaume d'une large communauté marchande pouvant éventuellement présenter des risques de sédition. Chose également importante, rien n'incitait les commerçants arabes et swahili à adopter une attitude hostile envers les Bemba puisqu'il n'y avait pas entre eux de rivalité économique. La plus grande partie des richesses des familles royales bemba était composée d'esclaves et d'ivoire qui provenaient de razzias et de tributs, et ils étaient heureux de les échanger contre des tissus et d'autres marchandises importées fournies par les marchands côtiers. Cette complémentarité économique favorisa l'établissement de relations harmonieuses et consolida en même temps la situation interne de l'élite dirigeante bemba, qui se servait des marchandises étrangères pour recruter de nouveaux partisans et renforcer ses liens avec les chefs subordonnés. La demande soutenue d'esclaves et

d'ivoire provoqua, de 1860 à 1880, une nouvelle phase d'expansion durant laquelle des forces bemba s'emparèrent de la majeure partie du nord-est de l'actuelle Zambie. C'est ainsi que, grâce aux liens qu'ils entretenaient avec les marchands étrangers, les Bemba acquirent une puissance régionale sans précédent, tout en accumulant des richesses considérables⁴³.

Comme les Bemba, un certain nombre de chefs et de marchands locaux conclurent avec les négriers des alliances qui se révélèrent extrêmement bénéfiques pour eux. Tout au long des années 1870, Mwase Kasungu, le chef chewa dont le territoire chevauchait la route commerciale Nyasa-Katanga, approvisionna les caravanes arabes en denrées alimentaires, en échange de quoi il recevait des fusils. Ces armes lui permirent par la suite de résister aux invasions des Nguni Mbwela⁴⁴. La protection qu'accordaient les Arabes et les Swahili aux chefs senga, importants fournisseurs d'ivoire, s'expliquait également par des considérations économiques⁴⁵. Des facteurs du même ordre contribuent à justifier les alliances des Chikunda avec les Ambo contre les Bemba, et l'aide qu'ils apportèrent aux Nsenga contre les Soli dans la décennie qui précéda la « ruée »⁴⁶. Dans tous ces cas, il apparaît clairement que la stratégie des étrangers était d'empêcher l'expansion d'un rival commercial ou politique, afin de maintenir leurs propres zones d'influence.

Par une étrange ironie du sort, les chefs et les marchands qui cherchaient un surplus de captifs furent parfois victimes des bouleversements sociaux et politiques provoqués par la traite des esclaves. À plusieurs occasions, ils abusèrent de leur autorité et réduisirent en esclavage leurs sujets ou leurs voisins pour maintenir l'apport de richesses et d'armes sur lequel reposait leur pouvoir. L'élite makua adopta ce type de stratégie suicidaire. Jusque dans les années 1850, les Makua avaient été les principaux exportateurs d'esclaves vers l'île de Mozambique. Leurs activités de prédateurs provoquèrent indirectement une vaste migration des sociétés qui en étaient les victimes. Confrontés à une diminution de leurs réserves de main-d'œuvre, les chefs makua se mirent à opérer des raids les uns contre les autres et à réduire en esclavage leurs propres sujets, afin de continuer à s'enrichir par ce trafic dont ils étaient devenus totalement tributaires. En l'espace de deux décennies, les Makua se trouvèrent gravement divisés, ce qui devait par la suite en faire une proie facile pour les envahisseurs portugais⁴⁷. La communauté afro-portugaise *prazero* fit preuve de la même étroitesse de vue, animée par son désir de profits et précipitant ainsi l'effondrement du système des *prazos*. Les *prazeros*, tout comme les chefs makua, violèrent leur charte historique et se mirent à réduire en esclavage les gens qui vivaient sur leurs terres lorsqu'ils ne purent plus se procurer de captifs à l'intérieur du pays. En réaction à ces abus, la population autochtone se

43. A. D. Roberts, 1973, p. 164-214.

44. K. M. Phiri, 1975, p. 143-145; H. W. Langworthy, s.d., p. 12-13.

45. H. W. Langworthy, s.d., p. 18-21.

46. W. V. Brelsford, 1956, p. 64; B. Stefaniszyn et H. de Santana, 1960, p. 64; K. M. Phiri, 1975, p. 150.

47. E. A. Alpers, 1975, p. 225.

révolta et expulsa les *prazeros* de la région, ou s'enfuit vers l'intérieur, privant ainsi le propriétaire du domaine de sa traditionnelle source de tributs. Dans les deux cas, cela aboutit, vers 1830, à la destruction de la plupart des *prazos*; et ceux qui réussirent à survivre connurent périodiquement des famines qui affaiblirent à ce point les populations autochtones qu'elles ne purent opposer aucune résistance aux invasions nguni des décennies suivantes. Cinquante ans plus tard, les Gwemba, les Nsenga et les Tawara se soulevèrent contre leurs suzerains *mestizo* (afro-portugais et afro-asiatiques) et chikunda qui les avaient réduits en esclavage et exportés vers la côte⁴⁸.

La région sous domination shona, qui s'étendait de la rive sud du Zambèze à l'arrière-pays d'Inhambane, devint une zone secondaire d'approvisionnement en esclaves; et il en fut de même pour la région de la baie de Delagoa. On ne trouvait, à l'intérieur de cette large zone, que de petites enclaves d'implantation commerciale étrangère, notamment les zones conquises par les Chikunda le long des rives méridionales du Zambèze, tandis que des trafiquants portugais et africains, qui avaient des intérêts commerciaux dans les ports d'Inhambane et de Lourenço Marques, effectuaient des raids occasionnels. Ces activités, qui avaient précédé le XIX^e siècle, étaient sporadiques et ne se pratiquaient qu'à une échelle très réduite⁴⁹.

Un ensemble de facteurs démographiques, commerciaux et politiques expliquent le refus ou l'incapacité des marchands d'esclaves à exploiter cette partie méridionale de la vallée du Zambèze. La plus faible densité de population signifiait qu'il y avait potentiellement moins de ressources en esclaves que dans la région septentrionale, à laquelle les trafiquants avaient facilement accès. De plus, les États shona avaient d'amples ressources en or et en ivoire, qu'ils exportaient en échange de produits européens. Ainsi, le seul moyen pour les marchands étrangers de se procurer des captifs en nombre appréciable était de recourir à la force; et les puissants États shona étaient en mesure de repousser la plupart des incursions. La défaite que l'armée du Mwene Mutapa infligea à une armée portugaise en 1807, et les attaques répétées de Barue et de Manyika contre les Européens montrèrent bien en faveur de qui penchait l'équilibre des forces. Les Gaza Nguni, qui imposèrent leur hégémonie sur la plus grande partie de la région méridionale après 1830, participèrent à la traite internationale des esclaves; mais, quand l'escadre navale britannique chargée de lutter contre la traite interdit aux navires de faire route vers les ports de Lourenço Marques et d'Inhambane après 1850, ce commerce devint de plus en plus difficile et cessa finalement d'être rentable. En l'espace de dix ans, l'aristocratie gaza et les marchands régionaux abandonnèrent la traite maritime, préférant utiliser leurs esclaves sur place⁵⁰.

48. A. F. Isaacman, 1972a, p. 114-123.

49. *Ibid.*, p. 89-92; A. K. Smith, 1969, p. 176-177; A. Lobato, 1948, p. 7-8; P. Harries, 1981, p. 312-318.

50. P. Harries, 1981, p. 312-318.

Bien que les recherches doivent être poursuivies dans ce domaine, tout indique *a priori* qu'une évolution semblable se produisit en maints endroits d'Afrique centrale. L'une des conséquences du déclin de la demande internationale d'esclaves, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, fut la transformation du sort des captifs : de denrées destinées à l'exportation, ils devinrent des travailleurs forcés. On connaît plusieurs exemples d'esclaves destinés à l'exportation qui furent intégrés à la production locale. La main-d'œuvre esclave jouait un grand rôle chez les Gaza, les Makua, les Lozi, les Gwemba, les Makonde et les Chikunda, entre autres. Dans les deux derniers cas, le fait de recourir aux captifs permit aux hommes libres de recueillir du caoutchouc, de la cire et de l'ivoire pour l'exportation outre-mer. L'aristocratie lozi employa également des esclaves pour creuser des canaux et des fossés, ce qui lui permit de transformer des sols marécageux en terres cultivables. Dans le dernier quart du siècle, on estimait qu'un quart de la population lozi était constitué par des esclaves. De même, le dynamisme de l'économie nguni était dû à la possibilité d'obtenir des excédents grâce à un vaste stock de captifs⁵¹.

Toutefois, même en tenant compte des variations locales, on voit se dessiner un mouvement général de désagrégation économique dû à la traite des esclaves. La transformation brutale d'une grande partie de l'économie rurale, l'exportation d'un grand nombre des membres les plus productifs des sociétés locales, l'introduction involontaire de maladies extrêmement contagieuses et la dépendance croissante de l'économie de l'Afrique centrale à l'égard du système d'échange mondial accélèrent le processus de sous-développement. Certes, ce processus s'accompagna de la diffusion de nouvelles cultures comme le tabac, le maïs, le riz et le manioc ; de l'introduction d'innovations techniques modestes comme les pièces chikunda, les greniers, les armes ; et de l'expansion de quelques industries locales. Mais ce sont là des développements peu importants en comparaison du retard économique que connut la région dans son ensemble⁵².

Il n'est guère besoin de s'attarder sur l'ampleur sans précédent des destructions qui accompagnaient les raids et les activités expansionnistes des négriers : champs ravagés, villages entiers détruits, dont les survivants étaient souvent contraints de fuir pour aller s'établir en des lieux inaccessibles et

51. L. Gann, 1972, p. 188-192; E. Flint, 1970, p. 73-79; P. Harries, 1981; W. G. Clarence-Smith, 1979b, p. 219-234; P. D. Curtin, S. Feierman, L. Thompson et J. Vansina, 1978, p. 403; T. I. Matthews, 1981, p. 23-24. Ainsi, tandis que l'esclavage avait caractérisé de nombreuses sociétés d'Afrique centrale avant la traite, divers indices montrent que l'aristocratie avait de plus en plus tendance à acquérir des captifs pour obtenir les excédents lui permettant de maintenir sa position privilégiée. Dans la mesure où les esclaves constituaient une main-d'œuvre forcée, ils devenaient désormais des biens meubles ; ce qui implique un changement de nature de l'esclavage lui-même puisque, initialement, on mettait plus l'accent sur la fonction reproductrice des esclaves et leur rôle dans l'extension du réseau de parenté.

52. G. W. Hartwig et K. D. Patterson (dir. publ.), 1978; A. D. Roberts, 1970a, p. 734-736; B. Reynolds, 1968, p. 17 et 59; J. Vansina, 1978.



8.4. Un « Ruga-ruga » (razzieur d'esclaves).

[Source: H. H. Johnston, *British Central Africa*, 1897, p. 421, Methuen and Co, Londres. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

improductifs. Un voyageur du XIX^e siècle raconte l'effet des razzias conduites par les Yao contre les Manganja dans les années 1860: «Un certain nombre de Manganja partirent avec eux. Partout, ils virent les traces affligeantes de la guerre: villages brûlés, jardins laissés à l'abandon, les riches terres d'alentour se transformant rapidement en déserts. Vers midi, ils rencontrèrent une importante bande d'Ajawa (Yao) qui revenait d'un raid réussi. Au loin, on voyait la fumée des villages qui brûlaient. Une longue file de captifs portait le butin, et l'on entendait leurs plaintes s'élever même au-dessus des clameurs triomphantes des femmes ajawa qui sortaient pour accueillir les visiteurs de retour⁵³.»

Les raids des Chikunda en territoires chewa, tonga et nsenga, et, vers le nord, jusque chez les Lunda de Kazembe, ainsi que les attaques des Arabes-Swahili contre la population de la région du lac Malawi produisirent les mêmes désordres et les mêmes ruines⁵⁴. Dans les cas les plus extrêmes, des régions entières furent dépeuplées. Un fonctionnaire britannique écrivait en 1861: «Un Arabe qui revint récemment du lac Nyasa me raconta qu'il avait voyagé pendant dix-sept jours à travers des contrées où il n'y avait que villes et villages en ruines [...] et nulle âme qui vive⁵⁵.»

Cette perte d'un grand nombre des membres les plus productifs de la société aggrava la désorganisation de la société rurale. Bien que les indications soient de valeur inégale, les renseignements que l'on possède sur les régions de la vallée du Zambèze, de la vallée du Shire et du lac Malawi donnent à penser que des famines se produisaient très régulièrement⁵⁶; on était donc souvent obligé de troquer des esclaves contre de la nourriture, accroissant encore l'exode des populations. Quoi qu'il en soit, l'instabilité de la situation et la menace d'autres raids empêchaient l'économie rurale de se redresser.

Les famines et la pression psychologique rendaient également les populations déracinées et sous-alimentées vulnérables aux maladies infectieuses transmises par les marchands de la côte. Des maladies comme la variole et le choléra, courantes dans les communautés de l'océan Indien, eurent en Afrique centrale un effet dévastateur sur des populations qui n'avaient aucune immunité naturelle pour s'en protéger. Des épidémies de variole et de choléra ravagèrent de vastes régions de l'Afrique centrale, de l'actuelle frontière de la Tanzanie et du Malawi au Mozambique méridional. Vers la fin des années 1850, un explorateur européen observait: «L'épidémie la plus dangereuse est celle [...] de la variole, qui s'abat parfois comme une tempête sur le pays⁵⁷.» Il est question d'épidémies de variole au Mozambique en 1834, 1836 et 1862; dans l'arrière-pays, on en signale aussi dans la période

53. H. Rowley, 1867, p. 112-113.

54. F. Selous, 1893, p. 48.

55. Cité dans R. Coupland, 1939, p. 140.

56. A. F. Isaacman, 1972*a*, p. 114-124; E. A. Alpers, 1967, p. 20.

57. Cité dans G. W. Hartwig, 1978, p. 26.

1850 à 1880⁵⁸. La maladie du sommeil, probablement liée aux changements survenus en Afrique centrale à la suite du défrichage des forêts et de l'extermination du gibier, frappa également une grande partie de la zone que nous étudions ici⁵⁹.

Le taux élevé de mortalité et de maladie réduisit à son tour la productivité rurale, ce qui contribua à augmenter la malnutrition et les maladies. La tendance des communautés survivantes à s'installer dans des villages surpeuplés, dont les sols se révélaient impropres à les nourrir, aggrava en outre ce problème. Les épidémies eurent d'ailleurs deux autres effets négatifs. Dans un premier temps, elles intensifièrent les troubles sociaux et les accusations de sorcellerie. En outre, les classes privilégiées, dans un certain nombre de sociétés, tentèrent de compenser la baisse démographique en cherchant d'autres captifs — ce qui accrut d'autant le commerce local des esclaves⁶⁰.

On pourrait certes prétendre que les sociétés commerçantes africaines, ou du moins l'aristocratie et les marchands, améliorèrent leur situation aux dépens de leurs voisins plus faibles; mais les renseignements dont on dispose donnent à penser, au contraire, que cette amélioration fut de courte durée et qu'elles devinrent excessivement tributaires de l'économie du monde capitaliste. Dans le meilleur des cas, les grands États commerciaux perdirent leur indépendance économique. Pour conserver leurs positions prééminentes, il leur fallait espérer non seulement que la demande d'ivoire et d'esclaves venant des côtes se maintiendrait en dépit des pressions toujours plus fortes des Britanniques, mais aussi qu'ils pourraient se procurer ces deux marchandises en quantité suffisante. Dans les cas extrêmes, comme celui des Makua, l'incapacité de préserver l'approvisionnement en esclaves aboutit à un conflit interne et à l'autodestruction. Le plus souvent, la concurrence pour la main-d'œuvre servile suscitait une violente hostilité entre communautés commerçantes et à l'intérieur de chacune d'elles. Nombreux furent les exemples de guerres entre bandes de Chikunda, chefs yao et groupes de commerçants swahili⁶¹. Du fait de leur dépendance à l'égard des armes européennes et des intermédiaires étrangers, les communautés autochtones de commerçants étaient souvent très vulnérables. Les Portugais, par exemple, profitaient de leur rôle de fournisseurs d'armes pour forcer les bandes chikunda à accepter, en partie, l'autorité de Lisbonne sur leur territoire⁶². De la même manière, les Senga se mirent à compter tellement sur leurs alliés arabes qu'ils mirent en péril leur souveraineté⁶³. Les puissants Bemba eux-mêmes ne furent pas sans subir la pression des commerçants arabes et swahili⁶⁴.

58. *Ibid.*; J. R. Dias, 1981; G. Liesegang, s.d.

59. J. R. Dias, 1981.

60. G. W. Hartwig, 1978, p. 25-31.

61. A. F. Isaacman, 1976, p. 37-38; Y. B. Abdallah, 1973, p. 52-54; K. M. Phiri, 1975, p. 144-146; E. A. Alpers, 1969, p. 413-414.

62. A. F. Isaacman, 1976, p. 31-35.

63. H. W. Langworthy, s.d., p. 20-21.

64. A. D. Roberts, 1973, p. 268.

En outre, avec l'abolition du commerce des esclaves, les classes ou les couches sociales auxquelles appartenaient ceux qui en bénéficiaient — l'aristocratie, les marchands, les chefs de guerre et les propriétaires fonciers — cherchèrent désespérément de nouvelles denrées, comme la cire, le café, l'arachide ou les huiles végétales, qu'elles pouvaient obtenir de leurs sujets ou acquérir par le commerce, pour s'assurer un approvisionnement régulier en produits de consommation et en équipement militaire européen, indispensables au maintien de leur position privilégiée. Dans certaines régions, ce commerce permit aux marchands itinérants d'accumuler du capital, et aux paysans de développer leur agriculture. Dans la mesure où ces couches et ces classes sociales réussirent à effectuer la transition, elles purent simplement perpétuer ou étendre leur position dépendante dans une économie mondiale sur laquelle elles n'avaient aucun contrôle.

Si l'on se place d'un point de vue légèrement différent, on peut dire que la valeur inégale des marchandises échangées reflète la précarité de l'Afrique centrale au sein du système commercial international. Comme l'a noté Alpers: «Même si l'ivoire n'avait qu'une faible valeur aux yeux des sociétés africaines, ces dernières obtenaient en échange des marchandises dont la valeur n'égalait en rien celle qu'accordaient à l'ivoire les marchands capitalistes des Indes, d'Europe et d'Amérique⁶⁵.» La différence était particulièrement nette pour la vente des esclaves. Les sociétés d'Afrique centrale recevaient, en compensation des pertes de main-d'œuvre qu'elles subissaient, des marchandises périssables bon marché et des armes qui n'équilibraient nullement la raréfaction de cette main-d'œuvre. De même, quand les Africains chassaient l'éléphant pour obtenir de l'ivoire, ils épuisaient une ressource limitée et ne recevaient pas les biens d'équipement qui auraient pu leur permettre de développer la base productive de leurs sociétés. Selon certaines recherches récentes, non seulement ils faussaient leur économie, mais ils détruisaient le milieu écologique.

À mesure que la région s'appauvriissait, les disparités de richesse et de statut social étaient de plus en plus prononcées. Bien qu'il faille encore mener des recherches plus détaillées pour pouvoir déterminer la nature des systèmes de production et de répartition des excédents dans les sociétés d'Afrique centrale, il est clair que la principale bénéficiaire de ce processus était l'aristocratie, souvent alliée à la classe des marchands ou à une partie de celle-ci. L'apparition de puissants chefs yao, makanjila et mataka, ainsi que les efforts désespérés de l'élite makua pour rester au pouvoir témoignent de l'accentuation des différenciations sociales et politiques à l'intérieur de ces sociétés⁶⁶. Un phénomène analogue se produisit dans les sultanats d'Angoche et de Quitanghona, et dans les États conquis par les Chikunda et les Arabes-Swahili, où une petite élite politique et commerçante s'imposa malgré une opposition populaire croissante et des révoltes périodiques. La fréquence du mécontentement populaire pendant

65. E. A. Alpers, 1975, p. 266.

66. Y. B. Abdallah, 1973, p. 40-60; E. A. Alpers, 1975, p. 228-229.

la seconde moitié du XIX^e siècle laisse à penser que les antagonismes de classes se sont accrus; c'est ce que montrent les soulèvements d'esclaves chez les Lozi et dans les *prazos*⁶⁷.

Ailleurs, des intérêts commerciaux indépendants de l'élite dirigeante furent à même de dominer le commerce et de ruiner la position des autorités politiques. Les meilleurs exemples que l'on puisse donner de ce transfert de pouvoir sont peut-être ceux des États septentrionaux d'Undi et de Kazembe. Dans les deux cas, des alliances conclues entre marchands locaux et commerçants étrangers facilitèrent le non-respect du monopole royal et affaiblirent considérablement la position des divers dirigeants nationaux⁶⁸. Le même phénomène se produisit dans le royaume voisin de Cassange (Kasanga). Là, les familles matriarcales locales furent capables de contrôler le commerce des esclaves aux dépens de la famille royale, ce qui conduisit rapidement au morcellement du royaume⁶⁹.

Une conséquence imprévue de la révolution commerciale fut le grand nombre d'emprunts culturels entre les diverses sociétés. Les changements varièrent de façon appréciable en fonction de facteurs tels que la nature et la durée des contacts qui eurent lieu entre les groupes de commerçants et la population autochtone. Là où l'interaction fut assez importante, trois grands types d'influence culturelle firent leur apparition. Dans plusieurs cas, les bandes isolées de marchands et de pilliers furent entièrement assimilées aux communautés locales, à l'image des chasseurs chikunda qui se sont intégrés aux communautés nsenga, ambo et aux Tonga de la vallée⁷⁰. Ailleurs, ce furent au contraire les étrangers qui marquèrent profondément de leur empreinte la culture autochtone. Les sujets chewa de Khota Khota, par exemple, intégrèrent à leur religion certains aspects de l'islam, adoptèrent des noms swahili, se mirent à parler kiswahili et virent leur système social se modifier profondément⁷¹. De même, de nombreux commerçants yao se convertirent à l'islam et adoptèrent les modèles culturels des zones côtières par suite de leurs contacts avec les Arabes. Leur participation aux activités commerciales avec des contrées lointaines provoqua également le développement de centres urbains, et l'apparition de rituels et d'interdits destinés à garantir la fidélité des femmes yao lorsque leurs maris étaient dans l'intérieur du pays⁷²; ce qui laisse supposer que des changements eurent également lieu au moment où les sociétés modifièrent leurs structures internes pour s'adapter à un nouvel environnement. Outre ces deux types d'influence culturelle, on sait que l'instabilité de la situation facilita la formation de nouveaux groupes ethniques et culturels. Plusieurs des bandes chikunda abandonnèrent le

67. N. Hafkin, 1973, p. 253-280, p. 311-359; A. F. Isaacman, 1976, p. 23-30; K. M. Phiri, 1975, p. 140-146.

68. H. W. Langworthy, 1971, p. 18-21; I. Cunnison, 1966, p. 235-236; J. Vansina, 1966, p. 227-231.

69. J. C. Miller, 1973, p. 23-26.

70. W. V. Brelsford, 1956, p. 60-62.

71. K. M. Phiri, 1975, p. 140-146; H. W. Langworthy, s.d., p. 23; M. E. Page, 1974.

72. E. A. Alpers, 1972; 1969, p. 417-420.

système décadent des *prazos*, vers le milieu du siècle, et organisèrent des communautés autonomes dans la vallée du Luangwa. Attirant des partisans venus de groupes ethniques disparates, ils développèrent une culture qui adopta diverses institutions et valeurs des Shona et des peuples du Malawi⁷³. Un phénomène analogue se produisit dans la région qui est actuellement la partie orientale du Zaïre, où les Manyema, après avoir été une bande disparate de trafiquants d'esclaves, finirent par former un groupe social et culturel homogène⁷⁴.

L'impact des invasions nguni et kololo

Comme l'intégration progressive de l'Afrique centrale au système capitaliste mondial, les invasions nguni et sotho, qui commencèrent dans les années 1820, représentèrent la poursuite des processus politiques en cours, mais sous des formes nouvelles et à une échelle sans précédent⁷⁵. La diaspora des peuples d'Afrique australe s'insère dans le cadre plus large des migrations et de la formation d'États qui avaient démarré plusieurs siècles auparavant. Dans certains cas, les immigrants établirent leur domination sur des groupes qui étaient parvenus à rester en dehors de la sphère d'influence des États shona et lunda. La domination exercée par les Gaza Nguni sur les Tonga du sud du Mozambique illustre ce phénomène. Souvent, les envahisseurs imposèrent leur hégémonie aux royaumes existants. Quoi qu'il en soit, les États nouvellement conquis comprenaient une grande partie des territoires qui forment actuellement le Mozambique, le Malawi et la Zambie, et ils étaient organisés autour d'un ensemble d'institutions politiques et militaires centralisées uniques en leur genre.

Trois vagues d'immigration déferlèrent sur l'Afrique centrale vers le milieu du XIX^e siècle. La première était constituée des partisans nguni de Soshangane, qui s'était taillé l'empire gaza nguni s'étendant au nord du Mozambique austral jusqu'au Zambèze et à l'ouest jusqu'à l'actuel Zimbabwe. La victoire de Soshangane sur son ennemi juré Zwangendaba, en 1831, obligea ce dernier à émigrer au-delà du moyen Zambèze où il s'établit définitivement à Mapupo, entre le lac Malawi et le lac Tanganyika. À peu près à la même époque, les immigrants kololo d'origine sotho, conduits par leur chef Sebetwane, émigrèrent en passant par le territoire des Tswana et la région du moyen Zambèze, avant de s'établir parmi les Lozi, auxquels ils imposèrent leur domination.

73. A. F. Isaacman, 1972*b*, p. 454-461.

74. M. E. Page, 1974.

75. Les travaux de P. Bonner, J. Guy, D. Hedges et H. Slater ont indiqué que le processus de construction étatique du XIX^e siècle associé à l'expansion des Nguni et des Sotho a eu comme antécédents les transformations politiques et la consolidation du pouvoir des chefs et des vieillards dans la période précédente. Voir S. Marks et A. Atmore (dir. publ.), 1980; D. Hedges, 1978.

Même s'ils sont étudiés ici séparément, ces groupes d'immigrants présentaient néanmoins des traits communs. Ils abandonnèrent tous la terre de leurs ancêtres pour les mêmes raisons ; ils furent tous confrontés aux mêmes problèmes dans leur fuite vers le nord, et profitèrent tous des armes et de la stratégie militaire qu'ils empruntèrent directement ou indirectement aux Zulu. Tous ces groupes avaient souffert des activités expansionnistes de leurs voisins — les Gaza et Zwangendaba de Chaka, et les Kololo des raids des Tlookwa — et se retrouvèrent menacés de perdre leurs troupeaux et d'être anéantis. Comme ces conflits avaient considérablement réduit leurs effectifs, ils furent obligés d'incorporer dans leurs rangs un grand nombre d'étrangers pour pouvoir devenir une véritable force militaire et politique. L'adoption de la sagaie courte zulu et le développement d'une technique de guerre plus évoluée leur permirent d'acquérir plus facilement des captifs et de multiplier leurs conquêtes, même si cette domination n'était pas incontestée. Ils purent aussi s'emparer de grands troupeaux, qui revêtaient une importance tant sociale et religieuse qu'économique à l'intérieur de la société nguni et sotho. Ainsi, en termes d'expansion et d'acquisition de richesses, l'accès à de nouvelles armes était tout aussi capital pour les Nguni et les Sotho qu'il l'était pour les Chikunda, les Yao et les Arabes-Swahili, trafiquants d'esclaves.

Redoutant une attaque des Zulu, Soshangane et les Gaza Nguni qui le suivaient s'étaient déplacés vers le nord, quittant la région septentrionale de la Tugela pour aller vers la baie de Delagoa, en 1821. Ils n'y rencontrèrent qu'une faible résistance de la part des Chopi, organisés en chefferies relativement petites, et des Portugais qui ne maintenaient qu'une présence symbolique dans le port de Lourenço Marques. En l'espace d'un an ou deux, les Gaza Nguni avaient étendu leur domaine jusqu'à l'arrière-pays d'Inhambane, tandis que leurs rangs s'étaient trouvés grossis par d'autres Nguni, descendants des Ndwandwe qui avaient été battus par Chaka en 1826.

Malgré ces victoires initiales, Soshangane dut faire face à un certain nombre de menaces, dont les moindres ne furent pas les attaques des Zulu dont l'armée était stationnée relativement près. Après les affrontements militaires de 1828, Soshangane déplaça le cœur de son royaume jusque sur le Sabi moyen, hors de portée de l'armée de Chaka. Ce déplacement provoqua un affrontement direct avec les Nguni de Zwangendaba, qu'il battit à plusieurs reprises en 1831.

Ces victoires permirent à Soshangane de consolider ses possessions méridionales et d'étendre ses frontières. Des détachements gaza marchèrent alors vers l'ouest et pénétrèrent dans l'actuel Zimbabwe, où Soshangane établit sa capitale à Chaimaite, et vers le nord, en direction de la vallée du Zambèze. Au milieu des années 1830, les armées gaza effectuèrent des raids sur les royaumes shona de Manyika, Quiteve et Barue, de même que sur les *prazos* qui avaient survécu le long du Zambèze. Plutôt que d'essayer de rattacher cette vaste région à son empire, le chef gaza se contenta de piller les États



8.5. *Les Shangana de Soshangane arrivent à Shapanga pour collecter l'impôt annuel dû par les Portugais.*

[Source : J. D. Omer-Cooper, *The Zulu aftermath*, 1966, Longman, Londres. (Paru à l'origine dans D. et C. Livingstone, *Narrative of an expedition to the Zambezi*, 1865, John Murray Publishers, Londres.) Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

shona et de prélever un tribut auprès des *prazeros* et des autorités portugaises résidant dans les villes de Sena et Tete⁷⁶.

Le cœur de l'empire de Soshangane comprenait le sud du Mozambique et les régions adjacentes à l'ouest. Les peuples assujettis y étaient traités durement, étaient obligés de payer des impôts élevés et de fournir de jeunes recrues aux régiments que Soshangane levait par classes d'âge. À la différence de la stratégie des Nguni de Zwangendaba, aucun effort ne fut fait pour intégrer les recrues tonga et chopi à la société gaza. Plutôt que d'atténuer les différences culturelles et ethniques, comme cela s'était fait dans d'autres sociétés nguni, les régiments levés par classes d'âge, et où régnait une ségrégation par ethnies (ils étaient commandés par des officiers nguni), symbolisaient l'infériorité de la population locale. Des conflits entre la majorité opprimée et l'élite nguni éclataient périodiquement. Plusieurs chefferies tonga, par exemple, essayèrent de retrouver leur liberté en émigrant hors de la sphère dominée par les Gaza; des chefs chopi et tonga conclurent séparément des alliances avec les Portugais dont ils espéraient que la puissance serait déterminante. Chez les Nguni, il était d'usage de croire que leurs sujets

76. G. Liesegang, 1967, p. 47-50; J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 59-60; M. D. D. Newitt, 1973, p. 223-224; A. F. Isaacman, 1972a, p. 122-123.

prenaient leur revanche en ensorcelant Soshangane ou en cherchant à causer sa mort⁷⁷.

Au moment où les Gaza imposaient leur hégémonie, Zwangendaba et ses partisans s'embarquèrent, dans un mouvement migratoire qui dura vingt ans, à la recherche d'une patrie à leur convenance. Au cours de cette période, ils disputèrent aux Gaza la domination de la région de la baie de Delagoa, administrèrent le coup de grâce à l'Empire rozi de Changamire déjà divisé, s'établirent temporairement parmi les Nsenga et pillèrent la rive occidentale du lac Malawi, avant de venir s'installer définitivement à Mapupo. À chaque étape de leur migration, ils assimilaient de nouveaux partisans. Le problème de la main-d'œuvre se faisait particulièrement sentir parce que le groupe initial, qui comprenait trois cents personnes, était une unité politique et militaire peu viable; et bon nombre de femmes et d'enfants avaient été tués lors du conflit avec Soshangane. Comme les Gaza, ils cherchèrent d'abord à augmenter le nombre de leurs partisans en assimilant des individus et des groupes éparpillés d'origine nguni, s'assurant ainsi que la culture et la langue dominantes l'emporteraient. Cependant, comme ils s'éloignaient toujours plus des territoires nguni, Zwangendaba comprit que, pour assurer la survie de son groupe relativement restreint, il lui faudrait assimiler des étrangers.

C'est ainsi que, contrairement aux Zulu et aux Gaza Nguni, Zwangendaba et ses conseillers incorporèrent dans leurs rangs une multitude de peuples disparates. Les isolés étaient rattachés à des familles nguni avec lesquelles ils établirent des relations de quasi-parenté qui tendaient à faire oublier leur statut de captifs. À l'âge voulu, les jeunes adoptés étaient enrôlés dans des régiments nguni organisés par classes d'âge, qui étaient d'importantes institutions de socialisation. Les recrues nées de parents étrangers qui s'étaient distinguées au combat pouvaient acquérir une part importante de butin, un rang et un statut élevés. La rapide expansion des Nguni sous Zwangendaba offrit donc de nombreuses possibilités et facilita l'ascension sociale de maints étrangers qui, simultanément, adoptèrent la culture nguni et changèrent d'allégeance⁷⁸. Que la vaste majorité des Nguni, estimée à 90 %, qui s'établit à Mapupo dans les années 1840 ait été, à l'origine, d'ascendance étrangère prouve le succès de la politique d'assimilation pratiquée par Zwangendaba⁷⁹.

Parallèlement à cette assimilation, une structure politique hautement centralisée, capable d'administrer la communauté en expansion, fut créée. La conception de la royauté chez les Nguni changea, passant de celle d'une royauté fondée sur l'ancienneté et l'autorité limitée à l'intérieur d'un ensemble assez lâche de villages alliés à une royauté dans laquelle le chef était la personnification de l'État, et en était l'autorité suprême. Les régiments organisés par classes d'âge devinrent, simultanément, l'armée du roi; les chefs militaires devinrent des exécutants nommés par Zwangendaba et responsables devant lui. Étant donné que les régiments étaient

77. J. D. Omer-Cooper, 1966.

78. T. Spear, 1972, p. 9-13; J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 64-72.

79. T. Spear, 1972, p. 11.

organisés par classes d'âge et non sur une base territoriale, il n'était pas laissé aux chefs provinciaux le moyen militaire de faire sécession. À la mort de Zwangendaba, l'État nguni était devenu une puissance importante de l'Afrique centrale⁸⁰.

La mort de Zwangendaba marqua la fin de la phase de l'expansion et du développement nguni. La querelle de succession qui s'ensuivit fut particulièrement acharnée et aboutit au morcellement du royaume en plusieurs fragments de grandes dimensions, et en beaucoup d'autres plus petits. Les vellétés d'expansion de chacun d'eux furent sérieusement freinées, d'un côté, par les puissants États autochtones comme ceux des Bemba, des Lunda et des Fipa vers le nord et, de l'autre, par la présence grandissante de détachements bien armés d'Arabes-Swahili, de Yao et de Chikunda.

Toutefois, en choisissant finalement pour cibles les communautés les plus faibles du Sud, deux des royaumes successeurs de Zwangendaba furent à même de se tailler d'importants territoires en 1870. Les Mpezeni Nguni profitèrent de la faiblesse des chefferies nsenga, qui ne s'étaient pas encore tout à fait remises des raids de Zwangendaba, pour imposer leur autorité au sud-ouest du plateau du Malawi — zone sans mouche tsé-tsé — où se trouve actuellement Fort Jameson (Chipata). Les Mbwela s'établirent sur le territoire qui appartenait auparavant aux Tumbuka, Tonga et Henga. Dans les deux cas, d'autres régiments qui, par la suite, se joignirent aux États nouvellement créés vinrent grossir leurs rangs. Alors que les Mpezeni faisaient de nouvelles recrues, un ancien esclave d'ascendance nsenga, Ciwera Ndhlou, qui était devenu un officier très connu, déclara son indépendance et organisa un royaume indépendant auquel il donna son nom, dans l'actuel district de Dowa. Outre ces trois branches, les Gwangara, autre branche issue du défunt État de Zwangendaba, envahirent la Tanzanie où ils battirent les Maseko Nguni qui s'enfuirent vers le sud, traversèrent le Rovuma et s'établirent sur les plateaux de la chaîne Kirk, à la fin des années 1860⁸¹.

La migration des Kololo fut semblable, dans ses grandes lignes, à celle des Nguni de Zwangendaba. Fuyant vers le nord à partir de Dithakong, les Kololo se heurtèrent à un certain nombre d'ennemis, dont les Tswana et les Ndebele, qui leur infligèrent des défaites. La menace continue des Ndebele convainquit Sebetwane de traverser le Zambèze et de se diriger vers l'ouest; il arriva à la frontière du royaume lozi aux environs de 1835.

En dépit de leur pouvoir apparent, les Lozi étaient particulièrement vulnérables. La mort de Mulambwa, qui avait régné pendant près de cinquante ans, n'avait pas seulement créé un vide politique, mais aussi déclenché une lutte intense au cœur du royaume. De plus, l'hostilité à l'égard des Lozi était particulièrement vive dans les provinces éloignées, parmi les peuples assujettis qui n'étaient guère enclins à défendre le régime étranger et autoritaire des Lozi contre une invasion extérieure. Aussi les Kololo ne rencontrèrent-ils l'opposition que d'une seule des branches de la

80. *Ibid.*, p. 9-13; J. D. Omer-Cooper, 1966 p. 64-72.

81. T. Spear, 1972, p. 15-19; J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 72-85; J. K. Rennie, 1966, p. 303-306.

famille royale, et en moins de quatre ans ils réussirent à s'emparer du vaste royaume lozi⁸².

Une fois au pouvoir, les Kololo se trouvèrent confrontés au problème délicat d'avoir à assimiler, à la société sotho, les Lozi qui étaient plus nombreux qu'eux et leurs sujets, tout en maintenant leur position dominante. Le fait que chaque peuple ignorait la langue de l'autre et l'extrême diversité de leurs systèmes culturels compliquèrent ce processus d'intégration sociale et politique. Afin de réaliser l'union des différents éléments de son royaume, Sebetwane s'allia par mariage avec de grandes familles locales; il encouragea la population à travers tout l'État à adopter le kololo comme langue nationale; il refusa de laisser ses partisans kololo devenir une minorité dominante; il épargna la vie des membres de la famille royale lozi et déclara publiquement que « tous étaient les enfants du roi ». Ces gestes symboliques s'assortirent de politiques spécifiques qui associèrent des Lozi au gouvernement de Sebetwane et garantirent à un certain nombre de dirigeants locaux le maintien à leurs postes dans la nouvelle administration territoriale⁸³.

La politique d'assimilation de Sebetwane connut tout d'abord un succès considérable. Le kololo devint rapidement la *lingua franca* dans la majeure partie du royaume; et les Lozi qui vivaient dans les plaines d'inondation, le long du Zambèze, se mirent à adopter la nomenclature kololo. Ils prouvèrent leur fidélité en défendant la communauté contre les diverses attaques des Naba Nguni et des Ndebele. La victoire sur les Ndebele assura la tranquillité à la frontière sud-ouest et permit à Sebetwane de consacrer tous ses efforts à la consolidation du royaume et à l'acquisition d'armes auprès de commerçants angolais, afin de renforcer la capacité militaire de l'État⁸⁴.

Mais plusieurs facteurs finirent par mettre en échec cette stratégie d'assimilation. La mort de Sebetwane, en 1863, déclencha une lutte acharnée pour la succession au trône, qui divisa la communauté kololo. Ce conflit montra la fragilité de la communauté qui était déjà moins nombreuse, en raison des ravages qu'y faisait le paludisme. En position de relative faiblesse, le nouveau roi Sekelutu prit néanmoins le contre-pied de la politique conciliante de son père et imposa un régime autoritaire anti-Lozi. Il expulsa les Lozi de l'administration, mit fin aux alliances que son père avait contractées par mariage avec de grandes familles locales et laissa ses subordonnés devenir une minorité dominante. Comme il était à prévoir, les Lozi se révoltèrent en 1864, sous la conduite de membres de la famille royale en exil. En quelques semaines, ils avaient libéré leur patrie et tué pratiquement tous les hommes kololo⁸⁵.

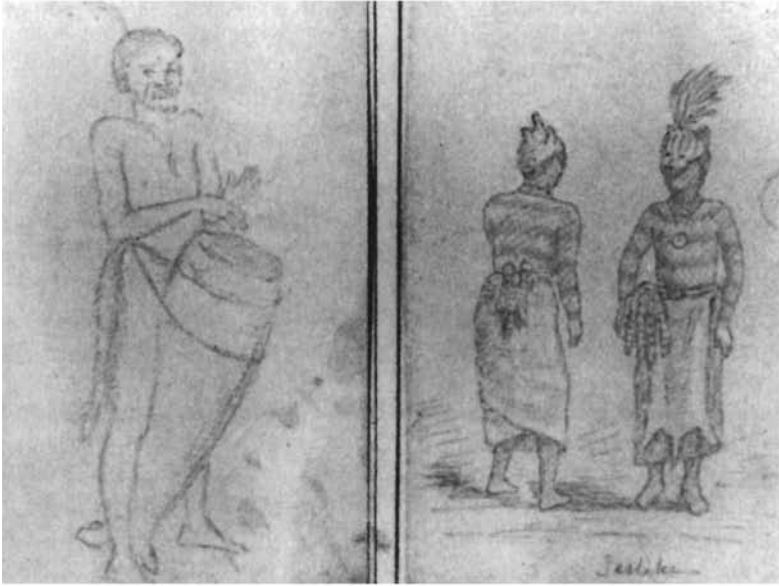
Ce soulèvement populaire n'élimina pas totalement l'influence kololo de la vallée du Zambèze. Plusieurs années auparavant, un petit groupe de

82. J. D. Omer-Cooper, 1966, p.120-122; M. Mainga, 1973, p.65-88.

83. G. Caplan, 1970, p.10-11; J. D. Omer-Cooper, 1966, p.123-124.

84. G. Caplan, 1970, p.12-13.

85. *Ibid.*; M. Mainga, 1973, p.105-128.



8.6. *Joueur de tambour et danseurs à la cour de Sipopa, roi des Lozi, 1875.*
[Source: E. C. Tabler, *Trade and travel in early Borotseland*, 1963, Chatto and Windus, Londres. (Paru à l'origine dans E. Holub, *Seven years in South Africa*, vol. 2, 1881, Samson, Low, Marston, Searle and Ribbington, Londres.) Illustrations reproduites avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]



8.7. *Sipopa, un des chefs de la rébellion lozi contre les Kololo en 1864 et roi des Lozi jusqu'en 1876.* [Source: E. C. Tabler, *Trade and travel in early Borotseland*, 1963, Chatto and Windus, Londres. (Paru à l'origine dans E. Holub, *Seven years in South Africa*, vol. 2, 1881.) Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

Kololo avait accompagné David Livingstone dans sa descente du Zambèze, en direction de l'est, et s'était établi chez les Manganja. Leur opposition inflexible à la traite des esclaves et leur réputation de soldats les rendirent très rapidement populaires. Avec l'aide des armes européennes fournies par Livingstone, les Kololo repoussèrent les raids que les Yao et les Arabes de la côte effectuaient pour capturer des esclaves, au soulagement de leurs hôtes manganja⁸⁶.

Sous la conduite de Maluka et Ramukkan, les Kololo ne tardèrent pas à jouer un rôle plus actif dans la politique de la région du Shire. Avec l'aide de leurs alliés manganja, ils infligèrent des défaites à nombre de grands chefs et au Lundu régnant, Tsagonja, qui était le propriétaire en titre de tout le territoire manganja. Ce processus de conquête et d'incorporation dura plusieurs années; mais en 1870 ils avaient mis en place un État kololo divisé en six régions, chacune dirigée par un chef jouissant d'une grande autonomie. Les deux décennies suivantes, les Kololo restèrent la force dominante de la vallée du Shire, dont la position présentait un intérêt stratégique⁸⁷.

Ce bouleversement de la carte politique de l'Afrique centrale constitue le résultat le plus important de la diaspora nguni-sotho. Les immigrants formèrent plusieurs royaumes qui dominèrent une partie importante de la région. Au cours de ce processus, non seulement ils incorporèrent un grand nombre de communautés locales, mais ils causèrent des torts irréparables à plusieurs grands États, notamment aux États rozwi, undi et lundu. L'organisation des États nguni et, dans une moindre mesure, des États kololo représentait un changement notable par rapport aux formes politiques précédentes. Les nouvelles communautés étaient plus petites, de densité plus élevée, et notablement plus centralisées. Ce qui les distinguait tout particulièrement était l'institution du régiment par classes d'âge, qui étayait le pouvoir royal et facilitait l'expansion nguni et l'incorporation de peuples disparates.

En dépit de leurs importantes acquisitions territoriales, les envahisseurs sud-africains essuyèrent un certain nombre de revers militaires. Les Mpezeni Nguni, par exemple, consacrèrent près de dix années à tenter de battre les Bemba⁸⁸. Leur échec reflétait l'incapacité plus générale des descendants nguni à pénétrer le territoire des puissants États au nord du lac Malawi et du Rovuma. À l'exception des Gwangara, les différentes branches du peuple nguni furent obligées de se replier vers le sud, où elles rencontrèrent une opposition étonnamment tenace. La chefferie chewa de Mwase Kasungu ainsi que les Senga repoussèrent les invasions nguni au cours des années 1860 et 1870. Au sud du Zambèze, de périodiques incursions gaza se heurtèrent à une résistance continue du peuple barue, qui parvint à les repousser et à conserver son indépendance⁸⁹.

Même à l'intérieur des régions conquises, l'hégémonie des envahisseurs

86. W. H. J. Rangle, 1959; A. F. Isaacman, 1976, p. 23.

87. A. F. Isaacman, 1976, p. 23; E. Mandala, 1977.

88. H. W. Langworthy, 1972, p. 92.

89. A. F. Isaacman, 1976, p. 8-9, p. 49.

n'alla pas sans être contestée. Au cours des années 1870, les Tonga du bord du lac, les Tumbuka et les Henga se révoltèrent contre les Mbwela Nguni, en qui ils voyaient des intrus étrangers. L'État gaza fut touché également par des soulèvements populaires des sujets tonga et chopi, dont certains s'allièrent même avec les Portugais pour tenter d'acquérir leur indépendance. Les Lozi organisèrent l'insurrection la plus réussie : ils expulsèrent les Kololo et libérèrent leur patrie⁹⁰.

Les profondes transformations sociales et culturelles qui eurent lieu dans toute la région étaient inextricablement liées au processus de formation de l'État nguni. En dépit de l'incorporation de milliers de captifs et des peuples assujettis, les grandes lignes et le rythme d'acculturation varièrent considérablement d'un groupe vassalisé à l'autre. D'une façon générale, le processus d'assimilation fut plus rapide pendant la phase expansive de la migration que pendant la dernière phase de sédentarisation, lorsque les immigrés eurent perdu de leur pouvoir et de leur prestige, que le butin était plus limité et la population autochtone plus nombreuse. Ainsi, les Nguni de Zwangendaba virent-ils leurs rangs grossir en progression géométrique tout le temps que dura leur migration vers le nord, à travers les communautés morcelées qu'ils rencontraient ; mais, lorsqu'ils se divisèrent en différents clans autonomes, une fois établis dans leurs nouvelles patries, leur succès fut beaucoup moins net. Un phénomène analogue se produisit chez les Kololo.

Le mode d'acculturation dépendait aussi des différentes manières dont les cultures étaient entrées en contact les unes avec les autres. On avait, à un extrême, le cas des Nguni de Zwangendaba, chez qui la population assujettie adopta la culture et l'identité des envahisseurs étrangers ; à l'autre extrême, le cas des immigrés kololo qui établirent leur suprématie sur les Manganja, mais furent totalement absorbés par la société vassale⁹¹. On trouve, entre ces deux pôles, les exemples plus communs d'influence réciproque conduisant, dans certains cas, à la formation de cultures syncrétiques. Même vaincus, les Kololo exercèrent une influence sur les Lozi, qui adoptèrent leur langue et leurs principales institutions gouvernementales⁹². À l'intérieur du royaume mpezeni, en revanche, tous les éléments politiques de la nouvelle société étaient d'origine sud-africaine, tandis que les éléments culturels non politiques, comme l'héritage de la terre, l'art de la guerre, l'excision des femmes et la langue, étaient fortement influencés par la tradition nationale nsenga⁹³. Cette dichotomie n'a rien d'étonnant, puisque le royaume mpezeni obéissait à des institutions politiques et militaires destinées à assurer la prééminence des Nguni. Des facteurs d'ordre spatial et démographique semblent avoir déterminé, au début, l'étendue des emprunts culturels à l'intérieur de l'État mbwela nguni ; au cœur du royaume où les Nguni étaient plus nombreux,

90. T. Spear, 1972, p.28; J. K. Rennie, 1966, p.310-311; G. Caplan, 1970, p.10-12; D. L. Wheeler, 1968, p.587.

91. W. H. J. Ranglely, 1959, p.59-98; A. F. Isaacman, 1976.

92. G. Caplan, 1976, p. 11.

93. J. A. Barnes, 1951, p.2-18; T. Spear, 1972, p.23-26.

les Tonga et les Tumbuka adoptèrent la plupart des aspects de la culture étrangère. Mais plus on progressait vers les provinces éloignées, plus ces emprunts diminuaient. Ce schéma général se compliqua quelque peu du fait de l'adoption par les Nguni du tumbuka comme langue nationale et de la renaissance culturelle tumbuka qui s'ensuivit, ce qui laisse entendre que nombre des peuples assujettis n'embrassèrent que superficiellement la culture nguni⁹⁴.

Bien que les ouvrages consacrés à ce sujet passent manifestement sous silence l'influence que le Mfecane a exercée sur la stratification de la société, des indications fragmentaires donnent à penser que de nouvelles classes se sont développées au sein des royaumes nguni. Pendant la phase d'expansion, une élite militaire se constitua, composée des commandants de régiment et de leurs principaux officiers. Leur puissance reposait essentiellement sur les tributs et le butin qu'ils acquéraient, notamment les troupeaux et les captifs dont ils redistribuaient une partie à leurs partisans. D'un point de vue économique, leur position dominante ressemblait étroitement à celle de l'aristocratie qui, en s'appropriant les excédents, gouvernait les États voisins conquis et détenait le commerce de l'ivoire et des esclaves.

Lorsque les Nguni s'établirent au nord du Zambèze, les occasions de pillage se firent plus rares. Tandis que leur élite militaire continuait de prélever un tribut sur les populations soumises, ils se mirent à exploiter leurs esclaves afin de s'assurer une source continue de richesse. Il semble que ces sociétés, plutôt que d'incorporer les captifs et les étrangers et de leur offrir des possibilités de promotion sociale, les réduisirent à un état permanent de servitude. Les élites mbwela, maseko et mpezeni conservèrent toutes des quantités appréciables d'esclaves (*abafo*) pour travailler leurs champs. D'autres esclaves étaient employés comme chasseurs et forgerons par leurs maîtres⁹⁵. Le fait qu'il y ait eu coïncidence entre ethnie et classe sociale permet de penser que la résistance opposée aux Nguni ne doit pas être analysée simplement en termes de conflit entre ethnies.

Les immigrés nguni et sotho jouèrent d'abord seulement un rôle indirect dans le commerce des esclaves. Si leurs campagnes militaires favorisèrent sans nul doute le pillage des Arabes et des Swahili, il ne semble pas, en revanche, qu'ils aient conclu d'alliance commerciale avec les négriers. De tous les grands chefs nguni et kololo, seuls Mpezeni, Soshangane, Sebetwane et le chef maseko Chikuse exportèrent des esclaves; dans ces quatre cas, les transactions restèrent limitées et sporadiques⁹⁶. D'une manière générale, ils choisirent d'utiliser les captifs chez eux et, par là même, de renforcer leur position politique et économique plutôt que de vendre des esclaves à n'importe quelle communauté commerçante. Néanmoins, leurs activités de prédateurs provoquèrent des bouleversements

94. T. Spear, 1972, p. 29-32; H. L. Vail, 1972, p. 161-162.

95. K. M. Phiri, 1975, p. 154-156.

96. E. Flint, 1970, p. 73-79; H. W. Langworthy, s.d., p. 34-37.

considérables dans de nombreuses sociétés d'Afrique centrale. Pour les communautés du nord du Zambèze qui souffrirent le plus des raids des négriers, les attaques nguni aggravèrent les problèmes de stagnation rurale et le processus de sous-développement.

L'Afrique centrale à la veille de la «ruée»

Pendant les trois premiers quarts du XIX^e siècle, l'Afrique centrale subit de vastes transformations. L'apparition de nouveaux groupes ethniques, l'intensification des échanges culturels et l'importance accrue que prirent les nouvelles oppositions de classes sont les manifestations de cette profonde mutation. L'intégration de la majeure partie de la région dans l'économie mondiale empêcha l'expansion rurale et accrut la dépendance économique. En même temps, l'ambition territoriale des négriers et de leurs homologues nguni et kololo provoqua une réorganisation profonde du pouvoir politique dans la région. En bref, à la veille de la «ruée», la situation en Afrique centrale était extrêmement instable. En outre, le processus de fragmentation politique croissante, les particularismes ethniques et régionaux et les querelles intestines, qui reflétaient en partie des antagonismes de classes plus profonds, compromettaient sérieusement la capacité de la plupart des sociétés africaines à résister à l'impérialisme européen.

En 1875, il y avait très peu de pouvoirs régionaux autochtones. Ce vide politique était le reflet, dans une certaine mesure, du refus ou de l'incapacité dont avaient fait preuve dans le passé de nombreuses sociétés d'Afrique centrale à organiser ou à maintenir un système politique centralisé. Un grand nombre d'États lunda et shona avaient aussi subi un processus de fractionnement politique. Au nord du Zambèze, le commerce des esclaves renforça les rivalités internes dans les royaumes lunda de Kazembe, d'Undi, de Kalonga et de Lundu, et les rendit vulnérables aux activités séditeuses et aux attaques des trafiquants d'esclaves et de leurs homologues nguni. Au sud, des clivages au sein des élites shona, ajoutés aux raids dévastateurs des Nguni de Zwangendaba et Gaza, affaiblirent très sensiblement les puissances régionales. C'est ainsi que l'on attribue généralement aux incursions de Zwangendaba la destruction du royaume rozwi de Changamire, profondément divisé; tandis que la division de l'État de Barue en deux factions rivales, conjuguée aux raids dévastateurs des Gaza, permit vers 1875 à Gouveia, un aventurier de Goa, d'usurper temporairement le trône de Barue⁹⁷.

Le succès de Gouveia s'inscrivit dans le processus plus général qui permit aux envahisseurs yao, arabes-swahili, chikunda et nguni de mettre à profit l'absence de puissance régionale pour conquérir des États. Ces nouveaux États militaires étaient certes indiscutablement plus forts que les communautés qu'ils avaient vaincues, mais les peuples assujettis voyaient souvent en eux des intrus étrangers et détestaient leur régime autoritaire.

97. A. F. Isaacman, 1976, p. 48-52.

Aussi les dirigeants furent-ils obligés de renforcer leurs pratiques coercitives, ce qui ne fit qu'aviver l'hostilité et multiplier les insurrections. Les révoltes des Tonga du bord du lac, des Tumbuka et des Henga contre les Mbwela Nguni, et celles des Tonga et des Chopi contre les Gaza furent autant de preuves de l'hostilité croissante des opprimés. Un même esprit de défiance poussa les Tawara et les Tonga à défier régulièrement les Afro-Portugais et leurs alliés chikunda, qui s'étaient taillé de larges possessions territoriales sur la rive sud du Zambèze. L'élite swahili, qui gouvernait sur la côte les sultanats d'Angoche et de Quitanghona, rencontra la même opposition. Une telle animosité ne se prêtait pas à la formation d'un front uni de résistance aux Européens. Au contraire, nombre des peuples assujettis refusèrent, par la suite, de venir en aide à l'élite étrangère; d'autres coopérèrent en fait avec les Européens en qui ils virent des « libérateurs »⁹⁸.

L'état de dépendance à l'égard des armes et des marchés européens dans lequel se trouvaient les États négriers compromit davantage encore leur autonomie. Au début, ils furent particulièrement vulnérables aux pressions extérieures, comme le donne à penser l'empressement des Afro-Portugais et des Chikunda à servir d'agents à l'impérialisme de Lisbonne. Finalement, l'évolution de l'économie capitaliste du monde provoqua l'opposition à la participation de ces États à la traite des Noirs et, s'ajoutant aux ambitions impériales croissantes des Européens, créa les conditions d'un conflit très âpre.

Bien que la plupart des sociétés d'Afrique centrale fussent devenues plus vulnérables à mesure que le siècle avançait, il y eut néanmoins quelques cas où la menace extérieure et l'annexion étrangère temporaire renforcèrent les capacités politiques et militaires. Le royaume bemba, en partie à la suite des incursions nguni, acheva après 1850 un double processus de centralisation politique et d'expansion territoriale. À la veille de la « ruée », le royaume avait atteint son apogée et, sans la mort inopportune de Mwanba III, il aurait pu devenir un adversaire aussi redoutable pour les envahisseurs européens qu'il l'avait été pour les Nguni⁹⁹. De même, le royaume lozi libéré fut, sous le règne de Lewanika, beaucoup plus fort et bien mieux organisé qu'il ne l'avait été pendant la période pré-kololo¹⁰⁰. La réapparition du royaume de Mwene Mutapa pendant la seconde moitié du XIX^e siècle montre également qu'une situation mouvante pouvait permettre à un État dont le pouvoir s'était atrophié de recouvrer sa prééminence¹⁰¹. Mais ces exemples étaient l'exception et non la règle. Au total, les changements qui se produisirent au cours du XIX^e siècle devaient favoriser les futures activités impérialistes des Européens.

98. A. Dachs, 1972, p. 288-289; J. T. Botelho, 1921, p. 469-504.

99. A. D. Roberts, 1973, p. 217.

100. M. M. Bull, 1972.

101. T. O. Ranger, 1963, p. 1-3.